

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Mercredi 3 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Mercredi 3 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Hongrie\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Presse](#), [Révolution](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1849-10-03

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mercredi 3 Oct. 1849 9 heures

Je comprends que l'Autriche et la Russie insistent pour se faire rendre les fugitifs hongrois et polonais. Je comprends que la Turquie, refuse de les rendre. Certainement aucun des grands gouvernements Européens ne les rendrait. Être la

seule nation en Europe capable de cela, c'est beaucoup. Les Turcs ne sont plus assez barbares. Sont-ils assez faibles ? Si j'avais à parier, je parierais que les fugitifs s'évaderont et iront en Angleterre. Vous ne ferez pas la guerre à la Turquie pour les reprendre. La France et l'Angleterre ne vous feront pas la guerre, avec la Turquie pour l'aider à ne pas vous les rendre. Tout le monde sera dans une impasse dont tout le monde voudra sortir. Ils s'évaderont. On criera d'un côté, on se taira de l'autre. Et bientôt on n'en parlera plus. Resteront dans le monde Kossuth, Bem, et Mazzini, trois hommes qui se seront fait un nom dans les événements de 48 et 49. La seule chose qui en reste. En apparence du moins et pour quelque temps car si les événements ont été impuissants et ridicules, leurs causes subsistent, toujours redoutables, à ces trois hommes correspondent trois questions dont deux, l'Italienne et la Polonaise sont insolubles mais très vivaces et dont la troisième la Hongroise ne peut être résolue que par un bon gouvernement Autrichien, ce qui n'est pas sûr. Et le vent de folie révolutionnaire, et socialiste soufflant toujours sur ces trois places de l'Europe, il y a à parier que l'accès de fièvre chaude qu'elles viennent de lui donner n'est pas le dernier. Si vous lisiez les journaux légitimistes, vous verriez que le parti catholique lui-même, les politiques du moins, M. de Falloux en tête ne songent qu'à profiter du Motu proprio du Pape pour sortir de Rome sauf à négocier encore après pour obtenir de lui quelque chose de plus, un peu plus d'amnistie ou un peu plus de constitution. On n'insistera pas sur le dernier point. Qui gardera le Pape et Rome après cela ? Peu importe. On aimera mieux les Espagnols que les Autrichiens. On se résignerait aux Autrichiens. L'armée française aura rétabli le Pape dans Rome, et protégé la politique modérée. C'est assez pour s'en aller. Que la politique modérée, et le Pape deviennent ensuite ce qu'ils voudront. La République française ne songe qu'à se laver les mains des révolutions et des restaurations qu'elle a faites. Ni pour les unes, ni pour les autres, elle ne se charge du succès.

Je suis frappé de la rentrée en scène, à Paris de Proudhon et de Louis Blanc par leurs nouveaux journaux la Voix du Peuple et le Nouveau monde. Le parti modéré a beau vouloir dormir ; ces gens-là, ne le lui permettront pas. Ou des batailles au moins annuelles dans les rues, ou un gouvernement assez fortement constitué pour que ceux-là, même qui ont envie de la bataille la croient impossible ; il n'y a pas moyen d'échapper à cette alternative. Il faut que la société mette le socialisme sous ses pieds, ou qu'elle meure de sa main. Et pour mettre le socialisme sous ses pieds, il faut ou cent mille hommes et le général Changarnier en permanence dans Paris, ou un vrai gouvernement. Combien de temps maintiendra-t-on le premier moyen pour s'épargner la peine de prendre le second ? C'est la question.

Onze heures

Nous ne pouvons nous répondre que le lendemain. Je vois que vous craignez plus que moi que la rupture entre la Russie et la Porte ne devienne sérieuse. Si elle devenait sérieuse, vous auriez le dernier. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mercredi 3 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1849-10-03

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 29/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3156>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 3 octobre 1849

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2532

Val Aichen - Mercredi 3 Oct^r 1849
7 heures

Je comprends que l'Autriche et la Russie insistent pour se faire rendre les fugitifs hongrois et polonois. Je comprends que la Turquie refuse de le rendre. Certainement aucun de ces grands gouvernements Européens ne le rendrait. Être la seule nation en Europe capable de cela, c'est beaucoup. Les Turcs ne sont plus assez barbares. Sont-ils assez faibles ? Si j'avais à parier, je parierais que les fugitifs s'évadent et vont en Angleterre. Vous ne ferez pas la guerre à la Turquie pour les reprendre. La France et l'Angleterre ne vous feront pas la guerre, avec la Turquie, pour l'aider à ne pas vous le rendre. Tout le monde sera dans une impasse dont tout le monde voudra sortir. Ils s'évadent. On criera d'un côté; on se taira de l'autre. Et bientôt on n'en parlera plus.

Resteront dans le monde Kossuth, Bem

de Mazzini, trois hommes qui se sont
fait un nom dans les événements de 48 et
49. La seule chose qui en reste. En
apparence du moins et pour quelque
temps, car si les événements ont été impuissants
et vides, leurs causes subsistent,
toujours redoutables. À ces trois hommes
correspondent trois questions dont deux,
l'Italienne et la Polonoise, sont insolubles
mais les vivaces et dont la troisième,
la Hongroise, ne peut être résolue que
par un bon gouvernement Autrichien,
ce qui n'est pas sûr. Et le vent de
folie révolutionnaire et socialiste
soufflant toujours sur ces trois plaies
de l'Europe, il y a à Paris que
l'acier de foudre chaude qu'elle vient
de lui donner n'est pas le dernier.

Si vous lisez les journaux légitimes
ministre, vous verriez que le parti
catholique lui-même, le politique du
moins, M. De Falloux en tête, ne
songent qu'à profiter du motu proprio

du Pape pour sortir de Rome, sauf à
régler encore après, pour obtenir de lui
quelque chose de plus, un peu plus d'admission
ou un peu plus de constitution. On n'ira
pas sur le dernier point. Qui
gardera le Pape à Rome, après cela? On
importe. On aimera mieux les Espagnols
que les Autrichiens. On se résignerait
aux Autrichiens. L'armée Française
aura rétabli le Pape dans Rome et
protégé la politique modérée. C'est
assez pour s'en aller. Que la politique
modérée et le Pape deviennent ensuite
ce qu'ils voudront. La République Française
ne songe qu'à de lever les mains de
révolutions et de restaurations qu'elle
a faites. Ni pour les uns, ni pour les
autres, elle ne se charge du succès.

Le lui froppé de la sentrie au Siècle,
à Paris, de Brousson et de Louis Blanc
par leurs nouveaux journaux, la Voix du
Peuple et le Nouveau Monde. Le parti
modéré a bien voulu dormir; et, que la
ne le lui permettent pas. On du, bataille,

Au moins, Amable, dans le cas, ou un
gouvernement assez fortement constitué
vous que ceux là même qui ont envie de
la bataille la croient impossible; il n'y a
pas moyen d'échapper, à cette alternative.
Il faut que la Société mette le Socialisme
sous ses pieds, ou qu'elle meure de sa
main. Et pour mettre le Socialisme sous
ses pieds, il faut ou cent mille hommes, et
le général Changarnier en permanence
dans l'armée, ou un vrai gouvernement.
Combien de temps maintiendrait-on le
premier moyen pour s'épargner la
peine de prendre le second? C'est la
question.

ouïe heure.

Non ne pouvons nous répondre que le
lendemain. Je vois que vous craignez plus,
que moi que la rupture entre la Russie
et la Porte ne devienne définitive. Si elle
devenoit définitive, vous auriez le dernier.
Adieu, adieu.